



Mensuel
T.M. : 117 600

☎ : 01 53 91 11 11
L.M. : 680 000

OCTOBRE 2010



A la gloire des mères

Bernardo Carvalho évoque l'indéfectible amour maternel de celles dont les fils combattent en Tchétchénie.

« **N**ous sommes capables de tout pour éviter la mort d'un fils. Nous sommes capables de le défendre contre la justice elle-même. Les fils sont au-dessus de tout soupçon. Nous sommes capables de tuer pour un fils. Et nous finissons par être payées dans la même monnaie quand la guerre emporte un fils. » Andreï, Maxime, Rouslan, tous sont des fils arrachés à la vie, à leurs proches, propulsés dans une guerre qui les dévaste et ne les regarde pas. Leurs mères n'acceptent pas cet enlèvement et n'ont plus rien à perdre, portées par leur amour viscéral qui peut souvent mener à la folie mais jamais à l'inconscience. En 2003, entre Saint-Petersbourg, Moscou et Vladivostok, sur fond de guerre en Tchétchénie, chacun tente de sauver l'autre, de fuir un fantôme ou de poursuivre une chimère. Il y a celui qui a tout fait pour échapper au chaos, l'autre qui veut enfin connaître sa génitrice, ou encore le voyou perdu dans la ville, réfugié fantomatique. En face, ce sont les femmes, héroïques malgré elles, qui ont oublié la peur et sont prêtes à donner tout leur temps, toute leur vie.

Le nouveau roman de Bernardo Carvalho parle d'engagement, de filiation, de sauvetage, de cruauté et d'humanité. Mais il décrit aussi le désir amoureux avec une acuité rare, quelque chose d'organique et de pudique en même temps. Face aux cadavres innombrables, aux camps de réfugiés qui confondent les morts et les vivants, Carvalho accorde au lecteur une respiration, de courte durée, un instant/instinct de survie sans lendemain.

Curieusement, l'inspiration de ce livre vient d'une commande : le projet d'un jeune producteur de cinéma brésilien. « Son idée, explique Bernardo Carvalho, était d'envoyer une dizaine d'écrivains dans plusieurs villes du monde, un écrivain par ville, pour un séjour d'un mois. » Le romancier passe donc quelques semaines à Saint-Petersbourg avec l'idée d'une histoire entre deux garçons. Puis la découverte du Comité des mères de soldats, créé pour sauver leurs fils de l'armée russe, l'incite à faire évoluer sa première intention. De ces deux points de départ, naît *Ta mère*, peut-être le plus



Bernardo Carvalho
mêle cruauté
et engagement.

beau roman de cet écrivain brésilien qui offre un texte éclaté, comme les destins de ces personnages perdus dans des conflits qui les concernent si peu.

L'exigence du réel

Né en 1960 à Rio de Janeiro, Bernardo Carvalho est l'auteur de sept livres dont le point de départ est souvent lié à un voyage ou à un reportage. Journaliste (il fut, notamment, correspondant à Paris du *Folha de São Paulo*), il préserve cette exigence de réalisme et d'enquête pour imaginer ensuite des histoires très nuancées comme *Neuf nuits*, qui évoquait le destin d'un anthropologue en Amazonie et la relation père-fils, *Le soleil se couche à São Paulo*, racontant l'histoire d'un émigré japonais, ou *Mongolia*, à la recherche d'un photographe disparu. Mais cette fois Bernardo Carvalho développe également un propos politique et se glisse dans la peau de nombreux personnages, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, qui ne choisissent rien mais refusent de subir.

Dans chaque aventure humaine, il donne des versions différentes des liens familiaux : l'enfant abandonné en quête de vérité, le beau-père qui ressent de la jalousie envers le fils d'un autre homme,

le cadet qui voudrait comprendre, l'aîné pétri de terreur. Et, du côté des femmes, il y a celles qui ont une dette à payer et toutes les autres qui hurlent ou se battent contre les coups du sort. Son écriture aussi est protéiforme : tantôt précipitée comme le souffle du garçon échappant à ses poursuivants, tantôt en cercles étouffants pour mieux suivre la pensée d'un personnage enfermé dans ses angoisses. Si chaque épisode a son propre rythme, l'ensemble du projet forme un immense chœur, une tragédie sur la cruauté des uns et le sacrifice des autres.

Bernardo Carvalho réussit à parler de la guerre en se tenant à distance. Il ne décrit pas les combats, préfère suivre un soldat dans un camp de réfugiés ou un déserteur en quête d'une nouvelle vie. Pourtant, à la fin de son texte, il évoque la folie meurtrière, les ordres d'un chef désarmé qui en a trop vu, la peur des hommes tétanisés et humiliés. Alors, comme une boucle qu'il faut bien boucler, vient l'ultime sacrifice, pathétique et dérisoire.

Christine Ferniot

★★★ *Ta mère (O filho da mãe)* par Bernardo Carvalho, traduit du portugais (Brésil) par Geneviève Leibrich, 210 p., Métailié, 17 €

